

Collection PRISE I

Edith Paré-Roy

J'AI PEUR DANS LE BLANC



Edith Paré-Roy

**J'ai peur
dans le blanc**

merci Anne-Marie
pour tes yeux
qui voient si loin

et

merci Lorie
pour la page couverture
pour toutes les couleurs
que tu laisses sur ton passage

J'ai peur dans le blanc est le sixantième recueil de textes publié dans la collection Prise I. Cette collection a été créée afin de permettre à des jeunes auteurs du cégep du Vieux Montréal de publier une première œuvre.

© Tous droits réservés Edith Paré-Roy et le CANIF,
Centre d'animation de français du cégep du Vieux Montréal. Décembre 2004.

Renseignements : 982-3437, poste 2164

Dépôt légal : décembre 2004
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Infographie et impression : Communications du CVM et Centre de reprographie du CVM
(20816)

Cégep du Vieux Montréal
255, rue Ontario Est
Montréal (Québec)
H2X 1X6

Illustration de couverture : Lorie Guilbault
Conception graphique de la couverture : Dominic Prévost

Canif

LA FONDATION
du cégep  du Vieux Montréal

« i have a recurrent dream
every time i loose my voice
i swallow little glowing lights »

Björk

*à Christian
et ses lumières de papier*

Partout, il y a l'espace.

Entre les quatre murs de la chambre et les murs imperceptibles du monde, dans les pas qui avancent et qui s'en vont, dans la d i s t a n c e entre toi et moi, dans les mains ouvertes, entre chacune des ombres d'encre errant sur la feuille, et.

Pour un œil, l'espace est le vide, et pour l'autre, il est la promesse d'un mot, d'une main, d'un mouvement, d'une porte, d'une poésie dépassant la réalité du papier. Il faut savoir regarder du bon œil. Voir au-delà du blanc. Ne pas s'aveugler d'invisible.

« J'ai peur dans le blanc » est le puits dans lequel j'ai lancé tous mes regards sur l'espace, noirs ou fissurés, couverts ou étoilés, pour que les yeux de ma main se remplissent d'eau de lumière.

I

Entre les traits de lumière

L'inspiration
m'offre un grand espace
comme une rose blanche
même si je ne vois pas
l'invisible
je la remercie
en silence
mais elle n'est plus là

déjà

les ailes de papier se fanent
l'eau se renverse
sur la table
entre les morceaux de vase
et de vers
cassés.

Sans un bruit
l'écorce du vide
tombe
en lambeaux
sur le sol
de ma voix
comme
le silence
au pied de la lettre

les feuilles mortes
tremblent

ne pas écrire
c'est la nuit blanche.

Chaque matin
complètement nue
de la fatigue
du vacarme des heures
je porte
les rideaux de mes lumières
le souvenir
du théâtre d'ombres
dans ma tête
il reste le pli des draps
cette allée de neige
et de pas perdus

chaque matin
à table
le regard de ma mère
me prend
comme une tasse de café
trop pleine
d'eau noire
tu vas déborder
il faudrait t'habiller
mais
je suis une figure de style
mal maquillée
j'ai perdu
mes masques
mes déguisements
comme les fleurs
leur écorce
et de toute façon
le vide
ne coule pas
sa présence est une noyade
invisible
qui avale les cris
les mains
la voix
la vie
la nuit
mes rêves
ne me tiennent pas
au chaud
parce que
la route vers le jour
c'est l'hiver
printemps comme été

chaque matin
un pied
dans *hier*
l'autre
dans *il est une fois*
je ne sais plus
si j'ai froid
ou rien à rien
mais je me tiens droite
comme la chaise
je soutiens
le regard lourd
de ma mère
l'échappe
dans le jus d'orange
puis
bois la flaque de soleil
rassemble
mes cernes
mes pelures
et les jette
dans la gueule de l'absence

les dents qui claquent
ce n'est plus moi
je me suis habillée
des fleurs
sur ma robe
du tissu des étreintes
je ne suis plus seule
j'ai ma deuxième peau

chaque matin
laisse des paroles grignotées
des miettes
des auréoles d'eau
sur la table
ferme la porte
et devient autre

se transforme
est déjà midi

la lune jaune
comme un sourire
éclaire tout
jusqu'aux cendres
des prières

la lumière
naît d'un poème
nu
dans l'âme
comme le matin
sorti
de la nuit
s'habille
de toutes les couleurs
possibles

le jour
si j'écris
c'est que j'ai peur dans le blanc.

Je regarde le ciel
de la feuille

d'un côté
je vois les ailes froissées
d'un avion de papier

de l'autre
une piste de décollage

au blanc tout court
je préfère
celui de promesse
je tourne le ciel
de l'angoisse
face contre terre

tant

de

ciels

à

remplir

de

l'envol

des

oiseaux.

La main
aimerait dire
je n'ai pas peur
je n'ai pas les ongles rongés
aimerait se tenir loin
des tiroirs
chargés de lettres mortes

la main
aimerait quitter ses empreintes
être parfaitement seule
légère comme une plume
sur les chemins de papier
s'agiter et s'éloigner
suivre la trace des oiseaux

comme j'aimerais parler
de l'autre côté de ma voix

mais entre deux points
je vis et je meurs
et ce n'est jamais assez
pour aller plus loin
que ma main

écrire est un voyage
si immobile
définitif

pour être hors de moi
vivre
dans les paysages
dans les yeux des autres
me faut-il habiller
de papier
la nudité des lieux communs
entre ici et ailleurs
inventer un coin d'encre
où parler rire aimer
deviendrait possible
sans devoir cacher
dans un gant blanc
les lignes de vie
et de poésie
voyageant sur la paume
de ma main.

Les paysages
se font
de moins en moins
lointains

ils avancent

ils avancent

s'approchent
si près d'ici
qu'ils chavirent
dans la chambre

ici
la table
devient un arbre coupé
les feuilles
volent en tout sens

je ne les rattrape pas

je contemple la chambre
maintenant paysage
les feuilles mortes
sur le plancher
je regarde la hache de guerre
dans ma main
avec émerveillement
le sang de la beauté
partout
de toutes les couleurs

l'espace d'un instant
je suis ailleurs
comme les paysages inaccessibles
je me sens vivre
au bout d'un regard
comme si quelqu'un
me lisait
me savait par cœur

puis
tout redevient blanc
dans la chambre

je tombe

dans l'oubli.

II

Entre mes chemins de neige et tes pas perdus

Le lit est vide
ou presque

il ne reste
que les traces
imprégnées dans le blanc
celles d'un ange
tombé dans la neige

il fait froid
dans le lit vide
les draps dessinent
avec leurs plis
le visage de l'absence
qui ne sourit jamais
ni ne réchauffe
qui est aveugle
comme un lac
sous des mètres
de glace noire

il fait froid
dans la chambre
et même si je me couvre
de mes illusions
de mes auréoles mortes
je tremble
à l'intérieur de moi
erre un vent glacial
comme l'ailleurs.

Je découvre
sous l'oreiller
une lettre froissée
comme les ailes
d'un oiseau de papier
entre mes mains
les nuages
ne s'envolent plus
crèvent sur tes *parce que*
tes faux *au revoir*
maquillés à l'encre de chine

les mots d'adieu empêchent la lumière de passer.

Si ma main
claque des dents
c'est qu'elle a peur
dans le blanc
de la chambre
sans toi
entre les quatre murs

un espace
une sortie de secours
avec une gueule de vide
qui bave des hivers
au froid mordant

ma main gelée
ne peut plus écrire

comment quitter l'hiver
avec ces murs partout
avec ces ailes ces doigts
c

a s

s

é

s

sur le lit
comme mes vers
sur la page blanche.

Vite
partir d'ici
de ce lieu de ratures
sans couleurs

je rassemble
mes feuilles mes doigts
éparpillés

j'ouvre les rideaux
qui noyaient le soleil
m'agrippe au dernier espoir

et je sors

j'avance

j'avance

j'avance

dans

le

blanc

j'avance
à la recherche
de la trace de tes pas
sur la neige
de tous les déserts
disparue
déjà effacée
sauf de mes souvenirs

j'avance dans le vide

pour arriver
au bout
de nulle part
de moi-même
au sommet
de la solitude
v
e
r
t
i
g
e
assez
de me faire mal
en tombant
assez
de tes sourires de fugue
dans ma tête
tes exils revenus
me hanter
comme une vieille blessure
une cicatrice
qui pleure encore
une trace de sang

pas mes sur reviens je
un à un effacer les pour
neige la dans trouver pour
de fragments des

b

l

a

n

c

s

qui noirciraient tout

jusqu'à ma poésie
jusqu'à ma mémoire.

Canif



Cégep du
Vieux Montréal